

**CLAUDE SIMON**

# **TRIPTYQUE**

*roman*



***LES ÉDITIONS DE MINUIT***



# TRIPTYQUE

OUVRAGES DE CLAUDE SIMON



- LE TRICHEUR, roman, 1945, *épuisé*.  
LA CORDE RAIDE, 1947, *épuisé*.  
LE VENT, TENTATIVE DE RESTITUTION D'UN RETABLE BAROQUE,  
roman, 1957.  
L'HERBE, roman, 1958 ("double", n° 9).  
LA ROUTE DES FLANDRES, roman, 1960 ("double", n° 8).  
LE PALACE, roman, 1962.  
HISTOIRE, roman, 1967.  
LA BATAILLE DE PHARSALE, roman, 1969.  
LES CORPS CONDUCTEURS, roman, 1971.  
TRIPTYQUE, roman, 1973.  
LEÇON DE CHOSES, roman, 1975.  
LES GÉORGIQUES, roman, 1981 ("double", n° 35).  
LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE, 1984.  
DISCOURS DE STOCKHOLM, 1986.  
L'INVITATION, 1987.  
L'ACACIA, roman, 1989 ("double", n° 26).  
LE JARDIN DES PLANTES, roman, 1997.  
LE TRAMWAY, roman, 2001 ("double", n° 49).  
ARCHIPEL et NORD, 2009.

*Aux Éditions Maeght :*

- FEMMES (sur vingt-trois peintures de Joan Miró)  
*tirage limité*, 1966, *épuisé*.  
PHOTOGRAPHIES, 1937-1970 (107 photos et texte de l'auteur.  
Préface de Denis Roche), 1992.

*Aux Éditions Skira :*

- ORION AVEUGLE (avec 21 illustrations),  
« Les sentiers de la création », 1970, *épuisé*.

*Aux Éditions Rommerskirchen :*

- ALBUM D'UN AMATEUR, 1988, *tirage limité*.

*Aux Éditions L'Échoppe :*

- CORRESPONDANCE AVEC JEAN DUBUFFET, 1994.

CLAUDE SIMON

# TRIPTYQUE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1973 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

La carte postale représente une esplanade plantée de palmiers qui s'alignent sous un ciel trop bleu au bord d'une mer trop bleue. Une longue falaise de façades blanches, éblouissantes, aux ornements rococo, s'incurve doucement en suivant la courbe de la baie. Des arbustes exotiques, des touffes de cannas sont plantés entre les palmiers et forment un bouquet au premier plan de la photographie. Les fleurs des cannas sont colorées d'un rouge et d'un orangé criards. Des personnages aux costumes clairs vont et viennent sur la digue qui sépare l'esplanade de la plage. L'encrage des différentes couleurs ne coïncide pas exactement avec les contours de chacun des objets, de sorte que le vert cru des palmiers déborde sur le bleu du ciel, le mauve d'une écharpe ou d'une ombrelle mordent sur l'ocre du sol ou le cobalt de la mer. La carte est posée sur le coin d'une table de cuisine recouverte d'une toile cirée aux carreaux jaunes, rouges et roses, fendue d'entailles en plusieurs endroits

par les lames de hachoirs ou de couteaux qui ont glissé. Les lèvres effilochées des entailles se soulèvent et on peut voir la trame marron. Le corps rose d'un lapin dépouillé de sa fourrure est allongé sur un plat de faïence aux bords épais, non loin de la carte postale. Sa tête ensanglantée dépasse le rebord du plat et pend sur la toile cirée. La porte de la cuisine donne de plain-pied sur une cour au sol recouvert de gravier qui sépare la maison d'un autre bâtiment parallèle. L'une des extrémités de la cour est fermée par une grille à deux battants. L'autre débouche sur un verger planté de pruniers. On peut entendre le bruit tout proche de l'eau basculant par-dessus la murette d'un canal de retenue et fusant entre les joints de la vanne. Plus faible, lointain, plus grave, parvient aussi celui d'une cascade. Le verger s'étend jusqu'à la rivière avant le coude qu'elle fait pour se diriger vers le hameau. Peu après le coude, son cours est capté en partie par le canal qui passe sous la première arche d'un pont de pierre dont la seconde enjambe en contrebas de la murette le scintillement de l'eau libre courant rapidement entre des îlots où poussent des touffes d'osier et d'énormes feuilles d'un vert pâle et bleuté en forme d'entonnoirs évasés. Près du pont s'élève l'église séparée de la route par un petit terre-plein planté de quatre vieux noyers. La grande cascade est située à environ un kilomètre en amont du hameau. Celui-ci ne compte qu'une trentaine de maisons. Sortant du hameau, le chemin se dirige vers une scierie au pied de la cascade. Avant de l'atteindre il forme une



fourche dont la branche gauche passe non loin d'une grange et continue ensuite vers le haut de la vallée. De la grange on peut voir le clocher. Du pied de la cascade on peut aussi voir le clocher mais pas la grange. Du haut de la cascade on peut voir à la fois le clocher et le toit de la grange. Le clocher est carré, en pierre grise, coiffé d'un toit en forme de pyramide recouvert de tuiles plates. Les arêtes de la pyramide sont protégées par des plaques de zinc que la rouille colore d'un jaune doré. Le bruit de la grande cascade est répercuté par les versants abrupts de la vallée et les rochers. Couché dans le pré en haut de la cascade, on voit les graminées et les ombelles qui se détachent sur le ciel et dont parfois la brise fait osciller les tiges, celles des graminées, plus souples, se courbant légèrement, les ombelles se balançant avec raideur. Sous cet angle les ombelles sont plus grandes que le clocher. En fait on ne peut pas regarder à la fois les ombelles et celui-ci. Si l'on fixe les ombelles, le clocher, dans le lointain, apparaît comme un rectangle flou et gris, étiré en hauteur, surmonté d'un triangle violacé, flou lui aussi. À certaines heures, le soleil étincelle sur l'une ou l'autre des arêtes de zinc rouillé. Les tiges des ombelles sont recouvertes d'un fin duvet blanc qui, dans le contre-jour, les cerne d'un halo lumineux. Sur les minces pédoncules s'évasant comme les baleines d'un parapluie et qui supportent le plateau des fleurs, les poils duveteux s'allongent, se rejoignent et s'entremêlent, formant comme un brouillard neigeux. Construite sur le pré en pente, la grange aux murs faits de

planches verticales, plus ou moins disjointes, s'élève sur un soubassement de pierre. En amont le soubassement affleure tout juste le sol. De menus glissements de terrain, ou les pluies, ont, par endroits, accumulé la terre jusqu'à la base de la paroi de planches contre laquelle poussent des touffes d'herbes folles. Si l'on fixe le clocher, les tiges et les fleurs des ombelles se muent à leur tour en formes floues oscillant doucement, dessinant des triangles aigus dont les côtés imprécis se croisent et se disjointent tour à tour. Au pied de la cascade s'élève le bâtiment de la scierie qui capte une partie de l'eau par un petit canal de dérivation. Le toit massif de la scierie est de la même couleur violacée que celui du clocher et ses arêtes sont aussi protégées par des feuillures de zinc dorées par la rouille. On peut sentir l'odeur des planches fraîchement découpées et de la sciure. Entre la scierie et l'église la rivière ne rencontre pas de forte pente et l'eau transparente coule à une vitesse moyenne sur le fond marron-jaune du tuf et des cailloux. Le côté sud de la grange est tapissé d'affiches aux couleurs vives, superposées, les plus anciennes aux coins soulevés, ou déchirées, ternies par les intempéries, la plus récente, de grandes dimensions, représentant la piste d'un cirque où un dompteur aux bottes luisantes armé d'un fouet exécute un numéro de dressage. L'affiche est encadrée d'une bande jaune semée d'étoiles rouges. Sous les effets alternés de l'humidité et de la chaleur les planches qui constituent la paroi de la grange ont joué, gonflant ou se contractant, de sorte que quelques

déchirures s'ouvrent dans la couche des affiches superposées. L'une d'elles toutefois, plus importante, semble avoir été agrandie à dessein. Au pied de la cascade s'est creusé un bassin dont on ne voit pas le fond, en forme de cuvette, à peu près circulaire. Sur ses bords l'eau très pure permet de voir le fond ocre du tuf. À mesure que la profondeur augmente l'eau verdit d'abord, puis devient d'un bleu de lessive qui s'épaissit par degrés, presque noir au centre du bassin. Il faut un moment pour que l'œil collé à la fente que l'on a agrandie se fasse à la demi-obscurité qui règne dans la grange et distingue les objets. Les bois qui couvrent les flancs de la vallée sont bordés de taillis de noisetiers et de charmes. Leur lisière serpente le long des prés en pente, dessinant des courbes, des golfes et des caps dont l'un atteint presque l'arrière de la grange. Détaché comme une île en avant du front de la forêt un épais buisson de noisetiers longe à quelques mètres la paroi couverte d'affiches. Une motocyclette d'un vieux modèle est couchée à son pied, dissimulée par les feuilles basses, rondes et gaufrées que la légère brise agite par moments. Les garde-boue, les appuie-pieds, le tuyau d'échappement et même le réservoir peint d'une couleur noire avec des filets autrefois dorés sont couverts sur les parties qui ne subissent aucun frottement d'une couche de poussière jaunâtre, marron foncé aux endroits où elle a été atteinte par les éclaboussures d'huile, et formant sur les pignons une sorte de boue graisseuse. De l'endroit où se trouve la grange on entend distinctement le bruit puissant et continu de la

cascade répercuté par les falaises de roches grises apparaissant çà et là entre les feuillages touffus des bois sur les pentes abruptes de la vallée qu'elles couronnent parfois, couronnées elles-mêmes par des bouquets d'arbrisseaux dont les racines s'enfoncent dans leurs interstices et dont les troncs malingres se tordent devant le ciel où les nuages glissent calmement, leurs contours sinueux ou dentelés se déformant sans cesse, dessinant des boursouffures, des golfes et des caps qui saillent, se creusent et se déchirent. Si l'on fixe les nuages il semble que les falaises basculent lentement en avant, d'un seul bloc, entraînant avec elles leurs couronnes végétales, les pentes boisées et les éboulis qui dévalent de leurs pieds, comme si l'un des flancs de la vallée tout entier allait se rabattre et ensevelir sous un chaos de roches et d'arbres déracinés le hameau, la rivière et le clocher dont les arêtes miroitent au-dessus du feuillage clair des grands noyers. Les sons de la cloche égrenant les quarts, les demies et les heures semblent se répercuter aussi sur les roches et rester longtemps suspendus, continuant à vibrer, impondérables et métalliques, dans l'air calme. Un coin décollé de la grande affiche du cirque pend, à demi rabattu. Les mêmes bouffées de brise qui apportent le son du bronze et agitent les feuilles des noisetiers le soulèvent et le laissent retomber. Les planches de la paroi de la grange, primitivement passées au goudron, sont maintenant d'un brun foncé strié de clair par les veines du bois, qui saillent en léger relief et grisâtres. Entre elles le bois est d'une matière pelucheuse, un peu comme du buvard, et

que l'ongle peut rayer. Les trajets parallèles des veines ondulent à la façon d'une chevelure ou des eaux d'un fleuve, s'écartant parfois et se refermant pour enserrer un nœud, comme une île dans un courant ou un œil. Après le bassin au pied de la cascade le cours de la rivière bordée de buissons et d'arbres décrit entre les prés deux courbes successives et opposées dessinant un S et contourne le village avant de revenir parallèlement au mur de l'église et passer sous le pont. Les têtes et les bustes des deux garçons penchés à plat ventre sur le parapet se reflètent sur la surface calme du canal. Ils se détachent en ocre foncé sur le reflet du ciel, coupés un peu au-dessous des épaules par la ligne rigide du parapet. À l'intérieur des deux silhouettes on peut voir le fond de la rivière, les cailloux couverts de mousse jaunâtre, des algues jaunâtres aussi qui ondulent et un cercle de tonneau rouillé. Autour des deux têtes et des deux bustes les nuages blancs glissent lentement en déformant leurs contours. Le bord inférieur de la grande affiche du cirque s'arrête à quelques centimètres du soubassement de pierre de la grange, laissant à découvert le bas de la paroi de planches où le goudron frais, glissant sous son poids, s'est accumulé en nappes épaisses, presque noires. En séchant, il s'est fendillé et couvert d'un réseau de fines craquelures. Le pré en pente est un mélange de trèfle et de luzerne. Les touffes d'herbe folle se détachent comme une frise sur le fond sombre des planches goudronnées. Les brins coupants sont effilés, rigides parfois, comme des sabres ou des yatagans, d'autres fois cassés en deux,

la pointe pendante, ou encore tordus sur eux-mêmes. Ils présentent une légère pliure dans le sens de leur longueur. L'une des faces du dièdre minuscule qu'ils forment est plus bleutée que l'autre. Les feuilles de la luzerne sont ovales, réunies en grappes. Ses fleurs sont mauves. On a probablement dû s'aider d'un couteau pour tailler dans la couche feuilletée des affiches superposées et agrandir la plus large des déchirures ouvertes par les contractions du bois. Sur l'un des bords, la piste ocre du cirque décollée et recroquevillée sur elle-même en rouleau dévoile l'affiche précédente. Dans le mince triangle ainsi mis à jour on peut voir un mur de briques contre lequel se tiennent deux silhouettes enlacées. Les joints clairs des briques du mur dessiné en perspective convergent en lignes de fuite vers la gauche. Au-dessus du sommet du mur, dans la partie supérieure de l'étroit triangle découvert, on aperçoit le sommet d'une cheminée d'usine, en briques également, s'élevant dans un ciel de nuages noirs et de fumées. À l'intérieur de la grange, dans la pénombre, l'œil d'abord aveugle commence peu à peu à distinguer des formes mouvantes, l'éclat d'une chair blanche tranchant sur du noir. Les deux côtés rapprochés de la fente limitent étroitement, à droite et à gauche, le champ de vision. Outre le cercle de tonneau rouillé, des poteries cassées, des morceaux de tuiles, un broc crevé se mêlent aux pierres qui tapissent le fond de la rivière. Certains de ces débris jetés du haut du pont sont là depuis si longtemps que la même couche de mousse ocre et impalpable qui recouvre les cailloux les

recouvre aussi. Seuls les plus récents (le broc, une casserole émaillée bleue percée d'un trou au pourtour noir) conservent encore leur couleur originelle. Il faut un long moment pour distinguer la truite qui se maintient à la même place, à contre-courant, par de faibles ondulations de son corps, ocre et noire parmi les algues couchées, ocre et noires aussi, qui ondulent de la même façon. Encore n'est-elle visible que dans la zone délimitée par le parapet du pont et les contours des deux silhouettes au-delà et autour desquelles le reflet du ciel et des nuages éblouissants empêche de distinguer le fond de la rivière. L'un des garçons étend le bras, un doigt pointé en direction de la truite et le reflet de son buste se rapproche de celui de l'autre garçon. Quoique ni l'un ni l'autre n'ait parlé la truite file sur la droite d'un rapide coup de queue et se glisse dans l'ouverture du broc couché sur le flanc. Avant qu'elle disparaisse les garçons ont pu voir briller son ventre clair. Lorsque le bassin de l'homme recule on entrevoit pendant une fraction de seconde son membre luisant et cylindrique sortant à demi de l'épaisse toison noire entre les cuisses repliées, presque bleues, comme du lait, et phosphorescentes dans la pénombre jaunâtre de la grange. L'un des garçons chuchote à l'autre de ne pas bouger et qu'elle va bientôt ressortir. Deux papillons blancs se poursuivent, voletant, se croisant, s'affalant brusquement dans l'air, s'élevant de nouveau au-dessus des touffes d'osier et de larges feuilles qu'enserme le scintillement de l'eau libre qui court rapidement, peu profonde, laissant en partie à découvert le lit de cailloux

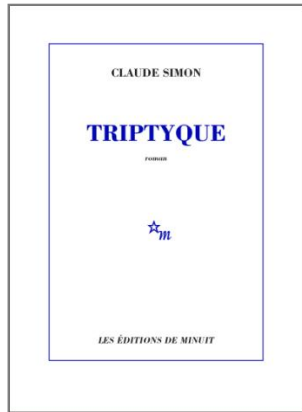
entartés et blancs sur lesquels la mousse desséchée est d'un jaune d'étaupe. D'autres objets jetés du pont ou entraînés par les crues d'hiver apparaissent çà et là : un brodequin d'homme au cuir plissé et racorni, à l'empeigne béante, un chaudron, des boîtes de conserves. Des branches mortes sont restées accrochées, emmêlées, contre la vanne ou arrêtées par les touffes d'osier, dénudées et blanchies. Le bruit du jet de la fontaine devant l'église se distingue nettement de celui de l'eau qui bouillonne au pied du petit barrage. La fontaine est constituée par une auge de pierre rectangulaire, comme un sarcophage. L'un des bords est creusé d'une encoche par où se déverse le trop-plein en minces pellicules qui glissent sur la paroi verticale. Sous l'ombre des grands noyers la surface de l'eau dans la fontaine est presque noire, comme vernie, sans cesse parcourue de rides concentriques qui vont s'élargissant et s'affaiblissant peu à peu à partir du point où tombe le jet et où les reflets des feuilles des noyers et de fragments de ciel se disjoignent et se rejoignent dans un perpétuel tremblement. Les parois intérieures de la cuve sont recouvertes d'une longue mousse verte dont les brins flottent horizontalement, agités parfois par les faibles mouvements de l'eau que fait naître le jet. Son exubérance végétale contraste avec la surface lisse de la pierre. L'épaisse toison noire où le membre luisant continue son va-et-vient contraste avec la blancheur lisse des fesses et des cuisses. La base du membre raidi et musculeux disparaît dans un buisson de poils aux reflets roux. Les cuisses de l'homme coupées un peu



avant le genou par le bord déchiré de la fente ouverte dans l'affiche sont couvertes de poils sombres aux reflets roux aussi qui se raréfient vers le haut et cessent complètement sur les fesses. Si on trempe sa main dans la fontaine il semble qu'elle est enserrée par un gant glacé coupé net au poignet. Sous les doigts le contact de la longue mousse verte est doux, velouté. Si on l'arrache elle reste accrochée aux doigts, un peu gluante comme du coton mouillé. L'un des garçons pousse l'autre du coude. Se déplaçant rapidement en oblique dans le lit de la rivière une seconde truite sort de sous le pont, hésite, revient sur la gauche, se laisse paresseusement déporter en arrière par le courant, repart d'un mouvement vif et s'immobilise finalement, à peu près au milieu du lit de la rivière, où elle se maintient par de légères ondulations de la queue. Cinq ou six vaches que pousse devant lui un gamin à la chevelure filasse sommairement coupée à coups de ciseaux sur la nuque traversent le pont d'un pas lent, leurs hanches osseuses oscillant avec raideur. Leur pelage est roux avec de larges taches blanches. L'une d'elles s'arrête et tourne la tête sur le côté vers le parapet où sont toujours appuyés les deux garçons. Indifférente aux cris du gamin qui pique sa croupe de sa baguette, elle laisse couler sous la queue relevée une bouse verdâtre et pâteuse qui s'étale sur le sol entre ses sabots avec un bruit flasque. Des éclaboussures rejaillissent sur les sabots et quelques filaments gluants restent accrochés à ses jarrets. Le gamin s'approche de la murette et se penche pour voir ce que regardent les deux garçons.

Passant sans transition de sa nonchalante immobilité au mouvement, la truite file comme une flèche et disparaît en amont dans la zone qu'occulte le reflet aveuglant du ciel, laissant persister sur la rétine la trace de sa forme allongée, rigide, simplement propulsée par les frétillements rapides de sa queue. L'un des garçons relève le buste et injurie le gamin. Le gamin hausse les épaules et dit Tu t'imagines tout de même pas que tu vas la pêcher là ? puis se met à courir à la poursuite des vaches, les pieds alourdis par ses sabots qui s'entrechoquent. Pousant des cris rauques, d'une voix de charretier qui jure avec sa taille, il pique de son ardillon la croupe de la vache attardée qui prend un trot maladroit. Tandis qu'elle s'éloigne, on peut voir ses pis roses balloter lourdement, comme des cloches, apparaissant alternativement de part et d'autre des jarrets cagneux couverts d'une couche d'excréments marron foncé, presque noire, et craquelée. Ayant rejoint les autres elle se remet au pas. Sur le pont, la bouse fraîche fait un tas rond, de la largeur d'un plat, dont la matière molle s'étage en couches concentriques, aux bords arrondis. Deux autres tas dont la grosseur va diminuant sont prolongés par la traînée d'éclaboussures liquides que la vache a laissée derrière elle en se remettant en marche. Un nuage de minuscules moucherons tournoie au-dessus des bouses ainsi qu'un papillon aux ailes rouges et noires. Le papillon va finalement se poser sur une ombelle qui pousse avec quelques autres à la base d'une des extrémités du parapet, et ne bouge plus. Ses ailes refermées et accolées, il n'est

pas plus épais qu'une feuille de papier, et d'un marron terne. Le couple enlacé contre le mur de briques est apparemment immobile. Au bout d'un moment on s'aperçoit cependant que le bras droit de l'homme qui maintient sa compagne le dos au mur est agité de faibles mouvements de va-et-vient à partir de la main invisible glissée sous la jupe relevée de la fille qui découvre au-dessus du bas un peu de peau blanche. L'homme est vêtu d'un costume noir. Il s'écarte parfois légèrement et l'on entrevoit alors le plastron blanc de sa chemise qui luit dans l'ombre et le nœud papillon noir qui ferme le col. Le coin décollé de l'affiche du cirque laisse voir, à ses pieds et derrière lui, les pavés luisants sous la pluie. Du chemin qui mène à la scierie on ne peut pas voir la motocyclette. Dans le pré, cependant, les roues ont laissé un large sillage se dirigeant vers la touffe de noisetiers près de la grange. Tout le long, l'herbe a été foulée irrégulièrement par les pieds de celui qui a marché à côté de la motocyclette en la poussant. On peut sentir l'odeur de l'herbe écrasée. Un instant aplaties sous les roues ou les semelles, les tiges commencent à se redresser. Au pied du buisson de noisetiers par contre, dont les basses branches la dissimulent, la luzerne et le trèfle sont écrasés sous le poids de la lourde machine. Une fleur mauve de luzerne, déjà flétrie, pend, sa tige brisée à mi-hauteur formant un angle aigu. Une ombelle, intacte, sort de l'intervalle entre la roue avant et le cadre. Derrière la selle se trouve un siège étroit, en forme de tuile, recouvert de moleskine noire. Il n'y a pas de poussière sur la



Cette édition électronique du livre  
*Triptyque* de Claude Simon  
a été réalisée le 28 décembre 2012  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707300850).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)  
ISBN : 9782707325853